

## PROLOGUE

Accoudé à un parapet, Didier Dairain contemplait le fleuve à ses pieds.

La Loire s'était nonchalamment enfouie dans ses draps noirs. La lune, qui brillait par intermittences au-dessus de la butte Sainte-Anne, dessinait comme des poissons d'argent à la surface de l'eau.

Dairain s'irrita de la pauvreté des images qui lui étaient venues à l'esprit. Certes, il n'avait jamais été un grand styliste, et ce n'était pas la qualité première requise d'un auteur de polars. Mais il avait eu aussi des prétentions littéraires, il avait abordé la littérature générale avec succès. Qu'en serait-il aujourd'hui s'il opérait le grand retour que ses derniers admirateurs demandaient ?

Il n'y avait plus personne à traîner sur le quai des Antilles. Les derniers fêtards, les récalcitrants au retour à la maison, avaient déserté le Hangar à bananes depuis déjà quelques heures pour aller se coucher tranquillement.

Lui n'avait pas sommeil. Depuis belle lurette, il n'arrivait plus à dormir. Et pas seulement à cause, comme il l'avait déclaré maintes et maintes fois dans des interviews, de ces millions de morts de la Shoah, que les négationnistes condamnaient à une seconde mort symbolique par enfouissement dans les poubelles de l'Histoire. Il ne dormait plus, car il ne disposait plus de beaucoup de temps.

Dairain alluma une énième cigarette. Il fumait trop, il le savait. De toute façon, au cas où il l'aurait oublié, le petit feu têtue qui lui brûlait

les bronches se serait chargé de lui rappeler. Foutu. Il était foutu. Six mois, avait dit le spécialiste. Hypothèse optimiste.

Crever, il s'en moquait. Il estimait avoir laissé suffisamment de traces de son passage sur terre. La seule chose qui comptait maintenant, c'était de se tirer en beauté. Dairain de nouveau à la Une : le fouille-merde a encore frappé, le redresseur de torts n'est pas mort, enfin, pas encore...

Une sacrée histoire qu'il tenait. Du vrai de vrai, de l'authentique. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'en faire un roman. De toute façon, il avait perdu la main. Il jura. Consumée jusqu'à sa toute dernière extrémité, la clope venait de lui brûler le doigt sous l'ongle, là où ça fait bien mal. Superstitieux, Dairain ne put s'empêcher d'y voir un mauvais présage.

Il se dit qu'il allait plutôt opter pour l'enquête de choc. Des conclusions accablantes. Un passage au 20 heures, des échos dans la revue de presse d'Inter, le garde des Sceaux interpellé à l'Assemblée et tout le bastringue. Au préalable, évidemment, la publication dans un canard suffisamment influent. Là, il n'avait pas vraiment l'embarras du choix. Hormis *L'Obs* ou *Libé*, point de salut. Mais *L'Obs*, il était tricard depuis belle lurette pour blasphème envers Saint Daniel. *Libé*... Les enfoirés... Il n'avait pas oublié l'enterrement de première classe qu'ils lui avaient réservé, bientôt dix ans déjà, lors de la parution de son dernier bouquin. Le cultureux de service, fin plaisantin, avait titré : *Dairain, un tiers-mondiste, deux tiers mondain. Dans son salon d'un appartement cosu rue Crébillon à Nantes, l'écrivain refait le monde*. Petit con. Dire qu'il avait été un des premiers à l'époque à dénoncer la « Françafrique », ses trafics d'armes bien juteux, qui assuraient des rentes confortables à ceux qui tiraient les ficelles au plus haut niveau de l'État.

Un bruit de moteur le tira de sa rêverie. Deux voitures noires, tous feux éteints, venaient de se garer sur le parking désert du quai des Antilles. Une dizaine d'hommes sortirent silencieusement des voitures. Dairain ricana. On aurait dit un mauvais polar, du genre de ceux qu'il écrivait à la fin, quand le fisc le harcelait et qu'il fallait bien vivre encore un peu.

« *Manque plus que les trognes patibulaires et on vendra le scénar à M6 !* »

Était-ce la fraîcheur de la nuit tombée brutalement ? Il eut soudain froid, et ça n'avait rien d'un cliché de plumitif. Six hommes s'étaient disposés en arc de cercle derrière les deux véhicules et scrutaient les alentours, cependant qu'un autre s'avavançait dans sa direction. Dairain ne mit pas trois secondes à l'évaluer. Ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre. Ni bien habillé, ni un adepte du laisser-aller vestimentaire. Pas de signe distinctif. L'individu moyen, prompt à se fondre dans la masse...

« ... *Une fois son forfait accompli !* » enchaîna-t-il *in petto*, content d'aligner une nouvelle fois une description éculée.

Il regretta de n'avoir emporté qu'un léger blouson de toile. Pas chaud pour un mois d'avril.

— Monsieur Dairain ? Monsieur Didier Dairain ?

— Lui-même. À qui ai-je l'honneur ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Il eut un rapide sourire puis, désignant la Loire, il dit d'un ton d'une infinie courtoisie :

— C'est l'heure, monsieur Dairain. Je vous demande d'avoir l'obligeance de bien vouloir sauter dans le fleuve.

— Cela eut été avec plaisir, rigola Dairain, qui songeait que décidément il n'y avait plus de saison.

Fugitif, un souvenir d'adolescence lui revint, une soirée printanière, en tee-shirt dans les rues d'Auber, une fille à son bras, comment s'appelait-elle déjà ?

— Cela eut été avec plaisir, mais je ne sais pas nager !

— Précisément, monsieur Dairain, précisément. Cela figure effectivement dans la fiche de renseignements que nous avons établie à votre propos.

Toujours aussi courtois, le ton traduisait néanmoins la plus grande fermeté.

— Je réitère mon invitation, monsieur Dairain. Je n'aimerais pas avoir à insister.

Dairain sentit la colère l'envahir. Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Daquin, son personnage favori, aurait parlementé, réclamé

des explications. Mais il n'était pas Daquin. De toute façon, se rappela-t-il, il l'avait suicidé dans une nouvelle. Il se souvint de ces années où il travaillait comme ouvrier typographe dans une imprimerie. Avec les gars de la CGT, il n'était pas le dernier à faire le coup de poing contre les petits chefs. Sans être un spécialiste du combat de rue, il lui restait des rudiments en matière de bagarre. Il se dit qu'il serait peut-être amusant de vérifier si ses coups de boule légendaires avaient gardé toute leur efficacité, après tant d'années passées à manier la plume.

Il s'avança, menaçant :

— Tirez-vous !

Ton légèrement désapprobateur de son interlocuteur :

— Écoutez-moi juste un instant, monsieur Dairain. Je désire vous montrer quelques photos. Ensuite, je vous expliquerai pourquoi, dans quelques minutes, vous allez sauter dans la Loire de votre plein gré.

Dairain se mit à trembler. Bon Dieu, il n'avait jamais autant caillé. Il regarda désespérément autour de lui. Pas de secours à attendre, l'endroit était désert. À cette heure-ci, les cars de police ramassaient les junkies qui zoniaient aux alentours de la place du Commerce.

Il pouvait se barrer, se mettre à courir en direction du boulevard de la Prairie au Duc. Il avait toujours été un cador au 100 mètres. De là, il gagnerait République, puis Beaulieu où il trouverait du monde...

Mais déjà le drôle de type, qui lui parlait d'une voix douce et persuasive, l'avait convaincu qu'il n'en ferait rien. Et les quelques clichés qu'il lui avait montrés, bien qu'ils soient un peu flous, l'avaient conforté dans sa décision.

Il s'approcha de la berge, le cœur battant. Il fallait qu'il fasse vite avant de changer d'avis. Une chanson de Brel, qu'il fredonnait jadis, lui revint aux lèvres. Il avait beaucoup admiré Brel, qui vivait tellement ses chansons :

*C'est dur de mourir au printemps, tu sais...*

Au moment de sauter, il se retourna. Un doute venait de lui effleurer l'esprit.

— Et qu'est-ce qui me garantit que...

— Rien, monsieur Dairain, rien. Absolument rien.

Résigné, Dairain leva la jambe gauche. Il entendit toussoter avec gêne derrière lui.

— Au fait... Si vous pouviez accentuer votre mouvement, cher monsieur... l'exagérer même, ce serait parfait. Nous n'aimerions pas qu'on pense que quelqu'un a pu vous pousser...

Un tel niveau de cynisme, c'en était presque admirable.

« *Lui casser la gueule* », songea à nouveau Dairain. Un geste citoyen, avant d'en finir. Mais il savait bien que les corbeaux qui servaient de gardes du corps à ce type ne lui en laisseraient pas l'occasion.

Les bras tendus en avant, Didier Dairain sauta en s'appliquant dans la Loire. L'eau froide le saisit, et il était probablement déjà mort quand il commença à couler.

## CHAPITRE I

### *Quelques mois plus tard*

Jean-François Karanski bouscula sans ménagement la pile de bouquins qui s'entassaient pêle-mêle, sur les étagères poussiéreuses de ce qui avait vaguement ressemblé un jour à une bibliothèque. Il rattrapa au vol deux-trois Raymond Chandler qui entamaient une chute périlleuse, bloqua d'un coup de coude l'affaissement de sa collection intégrale de Bob Morane en édition originale (dont certains, dédiés par le grand Henri Vernes, très recherchés, valaient une petite fortune), et mit enfin la main sur ce qu'il cherchait.

Les romans de Didier Dairain, revêtus eux aussi d'une couche de poussière, étaient rangés par ordre de parution. D'abord les Série Noire, ensuite, la consécration aidant, la publication chez Gallimard sous le label prestigieux de la NRF et la reprise en Folio. Puis venait la période de la dispersion chez les quelques éditeurs courageux ou inconscients, qui avaient maintenu la publication de titres qui laissaient désormais indifférents les plus fidèles de ses lecteurs.

Karanski feuilleta quelques pages au hasard des volumes. Il sentit la nostalgie creuser sa petite boule à l'estomac. Ce n'était pas désagréable. Les images affluaient dans sa mémoire. Le tortillard du lundi matin qui l'emmenait, jeune étudiant, de La Roche-sur-Yon à Nantes, arrêt systématique à toutes les gares. Les yeux encore froissés par le sommeil, il dévorait, secoué par les cahotements du train, les premières Série Noire de Dairain. Les années quatre-vingt avaient été celles de la relève dans le domaine du roman policier : l'après Manchette et consorts avait été dignement assurée par la nouvelle

génération des Fajardie et autres auteurs du néo-polar, dont Dairain était vite devenu un des chefs de file. La célébrité et la reconnaissance médiatique étaient venues avec *Meurtres pour déboires*. L'auteur y mettait en évidence le rôle sinistre des frères Papin, Maurice et Rodolphe, dans la politique de déportation du gouvernement de Vichy. Les deux anciens ministres avaient goûté des joies de la prison, à défaut des camps, et Didier Dairain avait gagné le surnom de « DD d'Envers ». Derrière le jeu de mots avec le film mythique d'Yves Allégret<sup>(1)</sup>, il fallait voir une allusion à cette volonté d'aller fouiller derrière les apparences de l'Histoire, qui allait devenir sa marque de fabrique.

Parallèlement à la publication de quelques chefs-d'œuvre du roman noir, Dairain s'était lancé dans le journalisme d'investigation. Obsédé par l'idée d'une connivence objective entre l'extrême-droite et une certaine gauche radicale, il avait échafaudé la théorie d'un complot des Rouges-Bruns. Une sorte d'alliance des contraires. Si les faits paraissaient souvent lui donner raison, sa volonté systématique de dénonciation lui valut bientôt la réputation d'être complètement paranoïaque. Les procès en diffamation s'enchaînèrent, qu'il ne gagna pas tous. Les professionnels de l'écriture et de l'édition prirent alors leurs distances, suivis par la majorité des lecteurs. Nullement découragé, DD d'Envers persista en s'attaquant désormais à ceux en qui il voyait des Verts-Gris : des écologistes déclassés qu'il suspectait d'être infiltrés et manipulés par une sorte d'Internationale réactionnaire et conservatrice. D'abord séduits par l'originalité du complot qu'il invoquait, les médias le lâchèrent quand il commit l'erreur de s'attaquer à Greta Thunberg. On ne touche pas impunément à une icône.

Jean-François soupira. La suite n'était guère agréable à évoquer. Progressivement, Dairain, persuadé d'avoir raison envers et contre tous, s'était réfugié dans sa tour d'ivoire. Seul et abandonné, il avait, dernière élégance, tiré sa révérence...

Une version officielle que la sœur de l'écrivain ne parvenait pas à admettre. Karanski l'avait reçue dans son bureau, quelques mois

---

(1) *Dédée d'Anvers*, avec Simone Signoret, 1948.

après le fait divers. Les clients étant de plus en plus rares, il lui avait accordé un rendez-vous dès le lendemain de son coup de téléphone. Pour l'occasion, il avait donc lustré la plaque de cuivre sur la porte d'entrée de l'immeuble sur laquelle on pouvait lire : *détective privé, toutes investigations*. Puis il avait fait un ménage en grand dans la pièce, après s'être échiné à rafistoler un aspirateur qui ne fonctionnait plus qu'avec beaucoup de scotch et de bonne volonté.

Il avait été impressionné par cette vieille femme courbée sur sa canne, dont l'énergie qui émanait des traits apportait cependant un démenti aux marques de l'âge. Habillée avec soin, chaudement vêtue (elle avait refusé d'ôter son manteau, et gardé son foulard Hermès bien qu'il ait poussé les radiateurs au maximum), elle paraissait issue de cette vieille bourgeoisie nantaise, celle dont les ancêtres armateurs avaient bâti des fortunes au temps de l'esclavage, et investi dans les hôtels particuliers du quai de la Fosse. Il l'avait écoutée exposer les grandes lignes de son histoire, avant de conclure :

— Écoutez, monsieur Karanski... Mes liens avec mon frère s'étaient un peu distendus ces dernières années. Certaines idées qu'il professait, à travers ses romans ou ses prises de paroles médiatiques, m'étaient devenues, comment dire...

— Idéologiquement incompatibles ? fit narquoisement Jean-François.

La vieille dame le foudroya du regard, mais hochait tout de même de la tête !

— Je le voyais assez peu. Il voyageait beaucoup, pour ses livres... De temps en temps, je recevais une carte postale expédiée d'une ville étrangère, Londres, Berlin, Tokyo... Bruxelles pour la dernière... Mais nous avons été suffisamment proches pendant des années pour que je puisse affirmer, en toute certitude, que jamais il ne se serait suicidé.

Karanski fit la moue.

— Les gens changent, surtout quand ils vieillissent. Et puis, les réactions d'un dépressif sont assez imprévisibles.

— Didier n'était pas dépressif. Paranoïaque, si vous y tenez, encore que ça resterait à prouver, mais pas dépressif. De toute façon, je ne



suis pas venue pour débattre de ses perturbations psychiques, réelles ou supposées.

Elle avait alors posément sorti un carnet de chèques de son sac, dont elle avait d'un coup sec détaché l'un d'eux avant de le lui tendre :

— Portez vous-même la somme qui vous conviendra, le montant ne doit pas constituer un problème. En échange...

Elle eut un sourire ironique.

— En échange, monsieur Karanski, je vous demande de trouver l'assassin de mon frère.

Jean-François alluma posément une cigarette, savoura voluptueusement la première bouffée avant de répondre :

— Pas si vite... J'ai d'abord deux questions à vous poser. Il me semble qu'il existe un certain nombre de détectives privés à Nantes, la plupart jouissant d'ailleurs d'une excellente réputation. Pourquoi solliciter un détective de La Roche-sur-Yon, et plus précisément pourquoi moi ?

— Il se trouve que la fille d'une de mes amies a fait jadis appel à vous et a été très satisfaite de vos services. Jeanne Corderie, si vous vous souvenez d'elle...

Karanski se souvenait très bien. Une jolie fille. Très sympa en plus, ce qui ne gâtait rien ! Et une sordide histoire de chantage, à laquelle il avait mis un terme pour une rémunération proche du symbolique, s'attirant l'éternelle reconnaissance de l'intéressée qui, aujourd'hui, renvoyait l'ascenseur.

— Vous savez, une enquête criminelle c'est très différent ! De plus, j'aime autant vous prévenir, c'est loin d'être ma spécialité. Mon domaine, c'est plutôt les disparitions et...

— N'y a-t-il pas écrit « toutes investigations » sur votre plaque de la porte d'entrée ? coupa la vieille dame.

Elle n'avait pas les yeux dans sa poche ! Jean-François préféra ignorer la remarque.

— Passons à ma deuxième question : qu'est-ce qui vous fait croire que je ferai mieux que la police ?

La sœur de Dairain haussa les épaules.

— Je n'ai rien contre les fonctionnaires, croyez-le bien. Ils font leur boulot comme ils peuvent. Mais la police est débordée. Et, quelle que soit sa conscience professionnelle, sa motivation ne peut égaler quelques chiffres bien ajustés sur une formule de chèque.

« *Touché* », pensa Jean-François. Il se mit à réfléchir à toute allure. Les affaires n'étaient pas brillantes, et encore, c'était un euphémisme. La dernière fois qu'on l'avait sollicité, c'était pour retrouver... un chat égaré ! Il avait d'abord cru à une mauvaise blague d'un ami, mais, hélas, il n'en était rien. Pour gagner trois fifrelins, il s'était abaissé à filer la trace du matou fugueur, qu'il avait retrouvé en train de conter fleurette à une de ses congénères. Il s'était fait la réflexion qu'il était tombé bien bas : la prochaine étape, ce serait quoi ? La clochardisation ? La perspective de recevoir des honoraires conséquents et de restaurer sa dignité n'était donc pas pour lui déplaire. Il songea aux factures non payées qui s'accumulaient en vrac sur son bureau avec les relances d'huissier. C'était peut-être l'occasion de se refaire une santé financière. Et puis, « DD d'envers » méritait bien qu'on creuse un peu autour de sa mort...

Il tendit la main vers le chèque déposé sur son bureau.